EUROPE

JOURNAL INQUIET D'ISTANBUL. – Ersin Karabulut

Dargaud, Paris, 2022, 149 pages, 23 euros.

Faire de la bande dessinée peut en Turquie passer pour un sport de combat, quand Ersin Karabulut, né en 1981, choisit sa voie. Pourtant, il suffit de ne pas moquer le pouvoir, de se contenter d'un humour indolore et de ne surtout pas caricaturer le nouveau dirigeant du pays, M. Recep Tayyip Erdoğan, alors leader du Parti de la justice et du développement (AKP). L'histoire « vraie » d'Ersin Karabulut, traduite par Didier Pasamonik, raconte la vie d'un gosse féru de bulles et de récits. Comme bien d'autres, il refuse de devenir ingénieur, un bon métier, comme disent les parents. Tenace, il se rend chez les éditeurs de magazines d'humour et devient auteur chez *Lombak* avant de rejoindre l'hebdomadaire satirique *Penguen,* une de ces revues qui faisaient respirer le pays. *Penguen* s'est sabordé en 2017. Entre fidélité à ses héros dessinés porteurs de convictions et sa soif de reconnaissance, il hésite. Avec le dessin de Musa Kart représentant M. Erdoğan en chat empêtré dans sa pelote commence une lutte entre la liberté et la censure qui ne s'est pas arrêtée. Les journaux satiriques turcs disparaissent – mais pas l'opposition.

CHRISTOPHE GOBY

LA DOMINATION POLITIQUE EN TURQUIE. Une analyse relationnelle. – Sous la direction d'Işıl Erdinç et Benjamin Gourisse.

Karthala, Paris, 2022, 554 pages, 32 euros.

Autoritaire ou démocratique, néolibéral islamiste ou illibéral ? Les commentateurs peinent souvent à définir la nature du régime politique turc – qu'il s'agisse de l'actuel gouvernement du Parti de la justice et du développement (AKP) ou de ses prédécesseurs kémalistes. Les études réunies ici cherchent à dépasser les lectures essentialistes pour analyser les *« ressorts sociaux de la domination politique »* au cours du siècle écoulé, depuis l'avènement de la Turquie républicaine jusqu'à aujourd'hui. Plusieurs articles mettent en lumière le rôle des réseaux locaux, comme celui des *muhtar,* les maires de quartier ou de village, ou celui des syndicats, utilisés comme « courroie de transmission » par les partis, y compris l'AKP. Tous soulignent l'importance des liens clientélistes et des réseaux notabiliaires – qui ont souvent fait défaut au Parti républicain du peuple (CHP) kémaliste, tandis que l'AKP s'inscrit dans une continuité conservatrice de mobilisation des élites locales qui remonte au moins jusqu'au Parti démocrate (DP), qui imposa une première alternance en 1950.

JEAN-ARNAULT DÉRENS

IDÉES

PANTHÈRES ET PIRATES. Des Afro-Américains entre lutte des classes et Black Power. – Sylvain Pattieu

La Découverte, Paris, 2022, 347 pages, 22 euros.

Si toute votre vie vous avez rêvé d'être un pirate de l'air, il vous faut lire ce récit sociologique des tribulations des militants afro-américains qui, en 1972, détournent le vol Détroit-Miami pour se réfugier à Alger. Il restitue les trajectoires de Melvin et Jean McNair, leur enfance, leur adhésion progressive aux thématiques révolutionnaires des Black Panthers, pour comprendre ce qui, dans leur refus du racisme de la société américaine, les conduit au basculement. Arrêtés à leur arrivée, exfiltrés vers la France par le réseau Solidarité d'Henri Curiel, ils sont incarcérés quelques années. La dernière partie du livre porte sur leur engagement dans les quartiers populaires de Caen, où ils se sont installés, en explorant de façon particulièrement fine les luttes sociales d'un côté et de l'autre de l'Atlantique : *« Ils étaient afro-américains. Ils le sont restés. Mais ils sont devenus noirs en France. »* Cette enquête livre une vision différenciée des dynamiques de racialisation, dont l'importation en France, loin de faire disparaître la question sociale, redouble selon l'auteur les rapports de classe.

FRANCK POUPEAU

DÉMILITARISER LA FRANCE. Plaidoyer pour un pays acteur de paix. – Alain Refalo

Chronique sociale, Lyon, 2022, 126 pages, 14 euros.

Publié le jour de l'entrée en guerre de la Russie, cet ouvrage vient rappeler que la France est le cinquième pays le plus militarisé du monde (295 milliards d'euros de dépenses entre 2013 et 2025) et le troisième marchand d'armes. Selon l'auteur, membre du Mouvement pour une alternative non violente (MAN), la multiplicité des commémorations entretient la culture d'une mémoire guerrière. Le mythe de la dissuasion nucléaire ainsi que les interventions militaires extérieures sont questionnés tant du point de vue éthique que dans leurs finalités et leurs résultats, en particulier dans la lutte contre le terrorisme. Face à cela, Alain Refalo milite pour une pacification de la société à travers des stratégies civiles de défense passant à la fois par le système éducatif et la démilitarisation des forces de police. Selon lui, résister à la militarisation pour construire un avenir de paix nécessitera sans doute des porteurs emblématiques, comme jadis le général Jacques Pâris de Bollardière, mais cela passera surtout par des luttes collectives comme celle du Larzac.

JEAN-PIERRE CRÉMOUX

PROCHE-ORIENT

LES RACINES DU CHAOS. Irak, Syrie, Liban, Yémen, Libye. – Pierre-Jean Luizard

Tallandier, Paris, 2022, 238 pages, 19,90 euros.

Les « printemps » de 2011 ne sont plus qu'un souvenir et, dans le monde arabe, y compris en Tunisie, la contre-révolution triomphe. Mais il y a plus grave, comme l'analyse Pierre-Jean Luizard, spécialiste de cette région du monde et plus particulièrement de l'Irak. Il ne s'agit pas simplement d'un retour en force de régimes autoritaires qui n'ont que faire des transitions démocratiques mais d'un effondrement du modèle de l'État-nation dans de nombreux pays. Irak, Liban, Libye, Syrie et Yémen sont tous gagnés par le chaos permanent, la division, l'effacement de l'autorité de l'État au profit de milices, de groupes paramilitaires ou de forces étrangères. Une conséquence de décennies de répression, de corruption et d'échec des politiques économiques. Que faire ? Comment surmonter les obstacles qui s'opposent au développement, à la stabilité et à la paix, parmi lesquels la fameuse *açabiya,* cet esprit de clan qui soude les régimes au pouvoir ? Pour l'auteur, il faut que les systèmes en place « dégagent », tâche qui incombe aux peuples concernés, le devoir d'ingérence occidental étant révolu.

AKRAM BELKAÏD

ÉVEILLER LES CONSCIENCES. Entretiens avec vingt-deux écrivains algériens. – Youcef Zirem

Fauves, Paris, 2022, 129 pages, 15 euros.

« Les Algériens ont une peur terrible de la différence », tel est le verdict abrupt que le poète et romancier Mustapha Benfodil livre à son collègue Youcef Zirem. Ce dernier a entrepris d'interroger vingt-deux écrivains algériens à propos de leur trajectoire, de leur art, de leurs engagements et de leur rapport à un pays en proie à un système politique qui ne tolère aucune contestation. À l'exception de Boualem Sansal, la plupart des auteurs qui s'expriment sont peu ou pas connus en France. Loin des clichés et des normes d'une grande partie du milieu littéraire français, qui continue d'entretenir une relation ambiguë avec l'Algérie et ses écrivains, ces *« Algériens ont des choses à dire sur eux-mêmes »,* affirme ainsi Chawki Amari. La nécessité impérieuse d'écrire y compris lorsque le climat politique est incertain ou dangereux est une constante chez la plupart, parmi lesquels le poète et éditeur Lazhari Labter. Est également souligné le rapport décomplexé à la langue française, et s'affirme l'indignation récurrente à l'égard d'un régime peu enclin à favoriser la culture et, plus particulièrement, le secteur de l'édition.

ILHAM DEWANDA

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE CONTEMPORAINE. De la régence d'Alger au Hirak (XIXe-XXIe siècles). – Pierre Vermeren

Nouveau Monde, Paris, 2022, 397 pages, 22,90 euros.

Soixante ans après son indépendance, l'histoire de l'Algérie demeure marquée par de multiples interrogations auxquelles l'historien Pierre Vermeren entend répondre. Comment ce pays est-il devenu une nation ? Quelles synergies au fil du temps entre régence ottomane, colonie française et État souverain à partir de 1962 ? Quelle place tient l'armée dans le système politique ? Comment caractériser l'économie du pays, qui donne une impression d'immobilisme ? Quelle est la réalité de la société algérienne et comment a-t-elle évolué ? L'approche est documentée et assez exhaustive, l'ouvrage allant de l'époque des corsaires au Hirak, en passant par la résistance constante face à l'occupation coloniale. Certains ne partageront pas ce qui leur apparaîtra comme des partis pris : qualifier le Front de libération nationale (FLN) d'organisation totalitaire avec accent marqué sur les violences intra-algériennes par rapport aux tortures et exactions de l'armée française, ou une certaine méfiance à l'égard du fait religieux. Mais ce livre offre une perspective historique bienvenue.

MEHDI ARAFA

ASIE

L'EFFACEMENT. – Mayyu Ali avec Émilie Lopes

Grasset, Paris, 2022, 272 pages, 20,90 euros.

Le poète Mayyu Ali puise dans l'écriture une énergie et une force peu communes. Des ressorts indispensables pour défendre la culture et l'existence même de son peuple, les Rohingyas. Dans son autobiographie, coécrite avec la journaliste française Émilie Lopes, il raconte son enfance (il est né en 1991) avec des amis bouddhistes et hindous, et sa prise de conscience, peu à peu, d'un écart. Ils peuvent continuer leurs études, pas lui. Car il est rohingya, membre d'une minorité musulmane vivant en Arakan, dans l'ouest de la Birmanie, apatride en vertu d'une loi de 1982 sur la nationalité. Il décrit la peur omniprésente, l'arbitraire dont lui et ses coreligionnaires sont la cible. À partir de 2012, les exactions contre les Rohingyas se multiplient. En 2016, les violences de l'armée birmane sont telles que 700 000 personnes fuient vers le Bangladesh. Elles y survivent depuis, privées de tout. Malgré l'adversité, Mayyu Ali fait face, jonglant entre plusieurs vies – *« notre quotidien est si violent qu'il nous faut de l'imagination pour survivre ».* Un récit remarquable ponctué des poèmes de l'auteur, aujourd'hui exilé au Canada.

CHRISTINE CHAUMEAU

L'ART DE VIVRE À LA JAPONAISE. – Erin Niimi Longhurst

Harper Collins Poche, Paris, 2022, 288 pages, 7,40 euros.

La philosophie qui sous-tend la mentalité japonaise est peu connue. En de brefs chapitres, la jeune essayiste anglo-nippone Erin Niimi Longhurst en décrypte les concepts fondamentaux. L'un des plus intéressants est l'*ikigai,* souvent traduit par « raison d'être » ou « bonheur d'être toujours occupé ». Cela expliquerait la volonté des Japonais de conserver une activité après la retraite. Et certains y voient également l'une des raisons de la forte longévité de la population. Autre notion intéressante, celle de *wabi sabi,* qui célèbre la *« beauté de l'imperfection »* et le temps qui passe. *«* Wabi sabi*, c'est tomber sur un ancien chemisier remisé au fond de notre penderie ou cuisiner un repas délicieux à partir de restes »,* explique l'auteure. Ce concept évoque aussi la frugalité, une notion historiquement importante dans la mentalité nippone, qui revient en force après l'emballement de la consommation et la bulle économique. En témoigne le succès dans l'Archipel des ouvrages sur la décroissance.

ÉMILIE GUYONNET

MALAISIE CONTEMPORAINE. – Sous la direction de David Delfolie, Nathalie Fau et Elsa Lafaye de Micheaux

Les Indes Savantes - Irasec, Paris, 2021, 600 pages, 33 euros.

Prenant place dans la série des monographies nationales de l'Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est (Irasec), l'ouvrage explore les multiples facettes de la Malaisie. Sa construction doit beaucoup à l'influence coloniale anglaise, qui a induit un partage non égalitaire du pouvoir et des ressources, entre les populations considérées comme « natives » (Bumiputras) et les autres, particulièrement celles d'ascendance chinoise et indienne. La logique politique est *« implacablement ethnique ».* La Malaisie dispose d'un produit intérieur brut par habitant équivalent à celui de la Grèce ou de la Croatie, notamment grâce aux hydrocarbures et à de vastes plantations de palmiers à huile, ce qui n'est pas sans poser des problèmes environnementaux. Elle joue un rôle pivot au sein de l'Association des nations d'Asie du Sud-Est (Anase). En une vingtaine d'articles, chercheurs français et malaisiens – géographes, économistes, anthropologues… mais aussi spécialistes de la littérature – analysent les enjeux d'un pays multiethnique et multiculturel entré depuis peu dans une période de grande incertitude.

FRÉDÉRIC DURAND

LITTÉRATURES

S'envoler vers soi

Les Trente Noms de la nuit de Zeyn Joukhadar

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nino S. Dufour, Rue de l'échiquier, Paris, 2022, 256 pages, 24 euros.

Les oiseaux occupent sa vie et ses pensées. Ceux qui croisent ses déambulations dans les rues de New York : pigeons, bruants à gorge blanche, chouettes, corbeaux, chardonnerets échappés de la cargaison d'un éleveur clandestin sur Washington Street, hirondelles… Ceux de la fresque qu'il a peinte sur la façade en briques écorchées d'un immeuble promis à la destruction, ultime vestige de Little Syria, l'ancienne enclave de la communauté syrienne, démolie pour permettre la construction des bretelles d'entrée du Brooklyn-Battery Tunnel : les *hudhud,* ces huppes qui sont les héroïnes de *La Conférence des oiseaux,* le poème médiéval persan de Farid Al-Din Attar contant le chemin de l'illumination. Mais il y a aussi les étourneaux mécaniques de sa sœur Reem, et tous ceux qu'étudiait leur mère, ornithologue morte dans un incendie cinq ans plus tôt, le docteur Benjamin Young et Laila Zeytouneh. De cette dernière, artiste mystérieusement disparue, il possède le journal intime, qui est aussi un cahier d'observations. Il lui a été en quelque sorte transmis par la chouette qui rend visite chaque jour à sa grand-mère malade : elle l'a conduit à fouiner dans la cavité d'une cloison.

Dès lors, ces deux récits, ces deux destinées de deux peintres que deux générations séparent, ne vont cesser de se croiser, de se répondre, pour finir par se rejoindre, racontant la quête d'un oiseau si rare que beaucoup doutent de son existence : le *Geronticus simurghus.* Écho du *simorgh,* l'oiseau mythique que recherchent les huppes du poème, et dont le nom peut signifier « trente oiseaux ».

Mais le narrateur est tout aussi motivé par une autre quête, celle de son identité. Né dans un corps de fille mais convaincu de n'en être pas une, à l'instar de Zeyn Joukhadar, il ne rencontre dans cette recherche-là pas moins d'obstacles et de doutes, comme si seul ce qui est déjà connu et catalogué pouvait être reconnu. *« Les gens ne voient que ce qu'ils sont prêts à voir. »*

Ce subtil entremêlement narratif fait écho à l'enchevêtrement quasi métaphorique des discours. Les oiseaux évoqués, qui s'avèrent souvent migrateurs, réagissent en permanence aux mouvements de la ville : semblables à tous les migrants qui espèrent *« ne pas être dévorés par l'appétit insatiable de ces mêmes forces qui les avaient chassés de leur pays natal, en espérant s'en sortir dans ce lieu qui n'avait pas été construit pour eux ».* Celui qui n'aura de nom qu'à la fin de sa quête est encombré par un corps qui lui semble étranger, et l'emprisonne tout autant que le regard des autres. Depuis l'adolescence, une gaine aplatit, au niveau de la cage thoracique, *« les deux passagers qui, installés sur [s]a poitrine, cachent la surface [de lui]-même ».* Pour que les autres le rencontrent vraiment, il va se couper les cheveux et demander qu'on l'appelle désormais Nadir. Mais la compréhension par le lecteur de cette prise de conscience est aussi progressive que celle-ci a dû l'être.

Car l'auteur américano-syrien, originaire de New York, raconte avec beaucoup de finesse, de pudeur, d'intelligence et de force le poids de toutes les injonctions, l'enfermement provoqué par toute forme de frontière et le défi à cette pesanteur lancé par les oiseaux : *« Le monde serait différent s'il était plus indulgent pour celles et ceux dont la migration est le dernier recours contre l'anéantissement. »*

ERNEST LONDON.

CINÉMA

Transmettre… mais quoi ?

Nanni Moretti, récompensé par la Palme d'or en 2001 pour *La Chambre du fils,* est reparti bredouille du Festival de Cannes vingt ans plus tard lorsqu'il y a présenté *Tre piani* (1). Quelques semaines après, sur les réseaux sociaux, le cinéaste presque septuagénaire a pris acte du fait qu'il y avait sans doute un fossé générationnel entre son film, classique dans sa facture et sa narration, et celui qui a été couronné en 2021 : *Titane,* le deuxième long-métrage d'une cinéaste de 38 ans – *«* (…) *quand un de tes films participe à un festival et qu'il ne gagne pas. Et qu'au lieu de ça, c'est un autre film qui gagne, dont le premier rôle tombe enceinte d'une Cadillac, tu vieillis d'un coup, c'est sûr »* (Premiere.fr). Or ce sont les relations douloureuses, perturbées, entre les générations qui sont au cœur du secrètement subtil *Tre piani*. À chacun des étages *(piano)* d'un immeuble romain, les enfants tentent d'échapper aux projections et modèles familiaux, tandis que les parents ont le sentiment d'avoir échoué dans leur tâche ou sont livrés à leurs peurs obscures. Cette impression est particulièrement prégnante au dernier étage, habité par un juge qui coupe les ponts avec son fils délinquant. Le magistrat est interprété par Moretti lui-même – loin de ses rôles de médiateur (psychanalyste dans *La Chambre du fils* et *Habemus papam,* réalisateur dans *Sogni d'oro*…), loin aussi de sa causticité habituelle. C'est la première fois qu'il coadapte un roman et qu'il choisit d'évoquer aussi dramatiquement les multiples forces qui font de chacun un sujet… plus ou moins libre.

Il est un autre cinéaste latin, à peu près du même âge que Moretti, qui est souvent reparti les mains vides du Festival de Cannes, où il n'a jamais remporté la récompense suprême : Pedro Almodóvar. Par-delà leurs évidentes divergences stylistiques, l'Italien et l'Espagnol partagent de nombreuses thématiques, dont la difficulté d'être fils et celle, non moins grande, d'être parent, mais aussi la maladie (plus souvent psychique chez Moretti, somatique chez Almodóvar). De plus, comme dans une forme d'autofiction, ils conduisent tous deux dans leurs derniers films une réflexion sur le vieillissement. C'est peut-être avec *Julieta* (2), héroïne almodovarienne s'il en fut, que le rapprochement est le plus riche. Comme le juge de Moretti, le personnage a perdu le contact avec sa fille depuis de longues années. Elle vit à Madrid dans un appartement non moins cossu que celui du magistrat romain, trop grand pour elle, vide malgré les œuvres d'art à profusion. Mais, à travers les flash-back, on voit que cette quinquagénaire au brushing impeccable avait dans sa jeunesse une coiffure punk et qu'elle se laissait porter par les excès de la Movida. En ce sens, Julieta est sans doute une figure d'Almodóvar lui-même, réalisateur jadis rebelle et aujourd'hui adoubé par l'establishment intellectuel et artistique. Comme elle, il craint peut-être d'avoir trahi sa jeunesse et perdu le lien avec celle de demain, comme Julieta avec sa fille. Dans *Madres parallelas,* son dernier film, Almodóvar croise les vies d'une adolescente et d'une quadragénaire, sur fond de refus d'effacement du souvenir des grands-parents tués sous le franquisme (3)…

Film après film, Moretti et Almodóvar ont documenté les évolutions des sociétés italienne et espagnole, dont ils sont devenus des chroniqueurs : les évolutions, et les ruptures, y compris dans les imaginaires et leur représentation.

LOUISE DUMAS.

(1) Nanni Moretti, *Tre piani,* DVD et Blu-Ray, 119 minutes, Le Pacte, 2022, 20 euros.

(2) Pedro Almodóvar, *Julieta,* DVD, 95 minutes, Pathé, 2016.

(3) Pedro Almodóvar, *Madres parallelas,* DVD et Blu-Ray, 123 minutes, Pathé, 2022, 20 euros.